

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THEATRE - ECONOMIE DOMESTIQUE



MODES

La mode habille supérieurement les jeunes filles. Tout en leur permettant les draperies et les garnitures élégantes, elle laisse à l'ensemble du costume un aspect simple qui le distingue de celui de la jeune femme. Les étoffes, souvent les mêmes pour l'une et l'autre, sont autrement employées. Ainsi les rayures en peluche n'entrent dans la façon que comme jupe unie, parement de la manche et col droit, et les brochés, même petits, leur sont interdits, à moins que le bouquet jeté ne soit espacé, et encore non : les écossais sombres, les carreaux et damiers fondus, sont préférables pour elles. L'industrie est arrivée à produire des écossais dont les couleurs sont tellement perdues l'une dans l'autre, qu'ils plaisent infiniment, aujourd'hui que le goût est aux couleurs imperceptibles; éclipse de la couleur voilà ce qu'on veut.

Une très gentille façon pour jeune fille de dix-sept ans, se compose d'une jupe en lainage côtelé bronze, ornée, au-dessus de l'ourlet, de sept rangs de piqure en soie grenat; la tunique s'ouvre à gauche, et se relève sur la hanche de plis serrés maintenus par un chou en velours grenat. Le pouf raisonnablement accentué; le corsage ouvert sur un plastron couvert



3557

Robe de mariée en moire.

De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

de piqures, les rangs serrés, disposés en chevrons, se ferme de côté; des revers et un petit postillon plissé enlevé joliment sur le pouf. Col droit et parement de la manche avec piqures. Cette garniture fantaisiste est charmante, et madame Léa Berger qui l'a imaginée en a reçu beaucoup de compliments. Plairait-il à nos lectrices d'en savoir le prix? Nous croyons qu'il coûte soixante francs. Madame Berger, 72, rue Blanche, a d'autres modèles coquets et simples; des poufs plissés et tombant droit, des jupes à larges plis creux appliqués de larges pavés en velours; des draperies feuille; d'élégants paniers et des façons de corsage variées. Elle habille fort bien les enfants et leur chiffonne des capotes et des chapeaux à des prix modiques. La passementerie ne nous a jamais montré d'aussi belles garnitures qu'aujourd'hui. Poussée à cette perfection d'exécution, de dessin, de combinaisons de perles et de chenille, de soie cordée et broderie en relief, la passementerie est un art;

malheureusement, elle atteint des prix élevés, ce qui l'empêche d'être à la portée de toutes les bourses. Il y en a cependant de charmantes qui pour n'être pas l'expression de ce qui se fait de plus beau, n'en font pas moins bien sur les pardessus et dans l'organisa-

tion du costume. On met, pour fermer les pardessus d'hiver de superbes brandebourgs à glands, dont les ganses à boules s'échelonnent en draperie; ils ne se posent plus tendus à la *Militaire*. On ferme l'encolure du pardessus par une belle cordelière à glands que l'on noue de longues boucles de façon à ce que les glands descendent sous la taille.

Le manchon en étoffe assortie se chiffonne de plissés et de nœuds en ruban, et la cordelière qui le suspend se termine, d'un côté, par une jolie fantaisie en passementerie que l'on maintient au manchon, lequel est dépassé par les glands.

Le manchon qui se porte en toilette de visite avec le très court pardessus, est un composé de soie, de dentelle, de ruban, le plus coquettement chiffonné, souvent égayé d'un oiseau ou fleuri d'un bouquet. C'est un joli complément de la toilette. Dessus, caché dans le fouillis de ruban, ou par un simple nœud, on a imaginé, pour notre grande commodité, une petite poche fournie par le manchon même auquel on a fait une fente. Elle est plus que suffisante pour le mouchoir, le porte-monnaie, la menue monnaie ou les bons de pain pour les pauvres. Cette poche sera un auxiliaire pour la charité, parce qu'il est très facile d'y puiser.

Voici d'autres élégances qui sont les bien venues. Les froids précoces ont fait paraître des jupons confortables en beau molleton brodé de soie. Ils sont un peu collante en forme de corset; une haute ceinture boutonnée empêche l'épaisseur. Le bas est festonné et au-dessus court une guirlande de fleurs; on les brode aussi de trois rangs d'écailles superposés.

Le jupon de dessus est plus ou moins élégant; pour les courses à pied et par le mauvais temps, l'élégante le porte en vigogne noire avec des plissés de dentelle de laine ou la dentelle simplement froncée; il est en soie, en satin, en faille pour la toilette de visite. Mais ce jupon peut être très avantageusement remplacé par le jupon-tournure de madame Marguerite Bordereau, 32, rue du Sentier. Ce jupon réunit le confortable et l'élégance, de plus, il est le meilleur auxiliaire d'une toilette élégante, dont il développe et soutient gracieusement les draperies. La coupe est parfaite; elle dégage les hanches en rejetant en arrière le déve-

loppement des ressorts dont la disposition produit une ligne fuyante très avantageuse à la tournure de la femme, quelle que soit la taille. Le jupon-tournure est simple ou d'une extrême recherche, recherche qui plaît aux personnes qui aiment ce luxe intime, le plus agréable de tous les luxes. Le voici en surah de couleur tout papillonnant de dentelle, de plissés et de ruban; cet autre est en surah noir avec des plissés rehaussés de dentelle froncée, et tout un joli fouillis de balayeuses; le voilà en satin, en cachemire avec une garniture de velours et des volants; tous les goûts y trouveront à choisir. Ce qu'il y a de très agréable, c'est que ce jupon dispense de tout autre jupon de dessus. Les ressorts disparaissent sous la garniture du demi-jupon mobile qui se boutonne de chaque côté; la tournure est ferme et d'un bon développement, ni trop ni trop peu. Les petites tournures sont en grand nombre, chaque saison nous montre des formes nouvelles appropriées à la mode. Il y en a de longues, de moyennes et de petites, un genre coussin commode. Madame Bordereau comprend ce qu'il faut de grâce à cette partie de la toilette, pour qu'elle puisse, comme nous le disions, avantager la tournure.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Nous approchons de la saison des grandes réunions; nous voulons parler des diners et réceptions qui précèdent les fêtes de l'hiver; c'est le moment de rappeler à nos abonnées que le corset Anne d'Autriche est l'auxiliaire des toilettes d'apparat, que sa coupe élégante allonge la taille, qu'elle lui donne une désinvolture aristocratique, recherchée par les femmes du monde; que la façon en est soignée, que tout en un mot est irréprochable.

La toilette d'apparat s'accommode aussi de la ceinture Régente, mais elle s'adresse plus particulièrement au costume de ville. Les proportions sont plus mignonnes et, cependant, elle convient à toutes les tailles, aussi bien que le corset Anne d'Autriche. Quel que soit le corset choisi, vous êtes assurée d'être satisfaite, la coupe de l'un et de l'autre étant parfaite et modifiée selon les tailles.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

Robe de mariée en moire et point d'Angleterre. — Jupe en moire dépassée par un plissé en satin et traîne carrée mobile montée par de larges plis triples. Tablier en dentelle disposé en éventail et plus petite draperie tombant dessus, de côté; un bouquet de fleurs de pommier et de fleurs d'oranger, et du côté opposé un flot à longs pans en ruban de satin. Corsage en moire avec une guimpe en crêpe lisse; le côté droit échancré croise sur le gauche et se ferme droit, près du dessous du bras, par quatre bou-

tons en perles. Au col droit en satin un rang de perles. A la manche ronde, sept plissés de crêpe lisse retenus par une perle.

Manteau en tissu astrakan. — Jupe plissée derrière, et devant droit ouvert sur un grand plissé en ottoman qui s'agrafe sous la garniture d'astrakan du bord gauche; des revers en astrakan cernent le plissé qui fait chemisette. Col et parement de la manche en astrakan.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de *M^{me} TURLE*, 9, r. de Cléchy - Ceinture Régente et Corset. Anne d'Autriche de *M^{mes} de VERTUS*,
12, r. Aubert - Stoffes en cachemire de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du Quatre-Septembre - Cournures et
Tupons de *M^{me} BORDEREAU*, 32, r. du Sentier - Parfums de la *M^{me} GUERLAIN*, 15, r. de la Paix.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4547

COSTUMES DE DÎNER OU DE SOIRÉE.

Costume en velours rubis et dentelle noire. — Jupe en velours, dépassée par un tuyauté en satin. Sur le tablier, s'étage en cintre une belle dentelle de Chantilly; elle forme deux séries de deux volants, séparées par un seul; celui-ci et le second de la première série ont une tête en ruban de satin avec un flot, au milieu, tombant dessus; un panier en dentelle se perd sous un poulf chiffonné. Corsage en velours avec une chemisette tendue en dentelle, un col droit piqué d'un nœud. A la manche, draperie et dentelle noire. — Bas de soie grenat. — Souliers en satin noir. — Gants de Suède piqués. — Dans les cheveux noués en Catogan, boules en corail.

Costume en satin rose crevette. — Jupe en satin, entièrement couverte de petits bouillons en tulle rose crevette. Sur



le tablier, pointe en tulle et dentelle genre alençon, drapée sur la hanche par un poulf de plumes rose crevette. Tunique arrondie, montée par des fronces et attachée sur la pointe du corsage; une dentelle au contour. Corsage lacé derrière, à longue pointe découpée, sur le côté qui forme aussi une petite pointe; une draperie partant de l'épaule et d'une touffe de plumes, traverse diagonalement la taille pour s'arrêter à droite. Coque et pan tombant sous la petite pointe, ils partent de la pointe du dos et passent sur la hanche. A la manche, arrêtée au-dessus du coude, deux dentelles appliquées de l'épaule au coude, une autre en engageante. — Bas de soie blancs. — Souliers en satin rose crevette. — Gants de Suède. — Dans les cheveux, un oiseau des Iles appuyé sur un nid en plumes rose crevette.

Manteau en tissu feutre à rayures astrakan. De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

CHRONIQUE



VOILA le Paris mondain — je parle du grand monde — rendormi jusqu'en janvier. Comme chaque année, il avait ouvert un œil à la Saint-Michel. Je veux dire qu'à cette époque il n'est guère de châtelaine, même parmi les plus obstinées campagnardes, qui ne vienne faire un tour à Paris, passer la revue sommaire de l'installation, s'entendre avec la couturière et la modiste, voir ce qu'on dit, ce qu'on porte, ce qu'on chante et ce qu'on joue. C'est un moment très gai, le seul de l'année où les gens de haut chic se mêlent à la foule, aillent en fiacre, mangent au restaurant et s'accordent le plaisir de flâner. Ils n'ont pas encore la chaîne sans fin des corvées mondaines pour absorber chacune de leurs minutes, et la plupart ne possèdent à Paris ni cuisinier ni voiture.

Mais les fanfares de Saint-Hubert ont rappelé tout ce beau monde dans les châteaux. La chasse à courre devient de plus en plus à la mode et, au delà d'un certain chiffre de rentes, il est de bon ton d'avoir son équipage. J'imagine que Saint-Hubert fait souvent la grimace, car sa conversion qui l'amena à « mépriser les belles », si l'on en croit le refrain cher à ces messieurs, l'avait laissé fort entiché des idées anciennes. Aujourd'hui, le patron de la chasse doit en rabattre. Tel fabricant de chocolat ou de sucre qui n'eût point distingué jadis un sanglier d'un cerf, sauf au Jardin des Plantes à vue des étiquettes, discute aujourd'hui l'âge d'un pied, le sexe d'une fumée, et crie : taïaut ! comme s'il comptait Du Fouilloux parmi ses ancêtres.

Y voyez-vous de l'inconvénient ? moi pas. En parallèle avec le *struggle for life*, aussi ancien que le

monde, s'il faut s'en rapporter à Darwin, nous avons maintenant la *lutte pour le chic*, la grande rivalité entre ce qu'on appelait autrefois « les gens de qualité » et « les gens de rien ». Suivez bien la gradation. Il y a cent ans, un signe extérieur à défaut des autres : l'épée séparait à première vue ceux-ci de ceux-là. L'homme qui passait sans épée pouvait être le plus grand génie de l'Humanité; ce n'était pas « un homme chic ». Aussi qu'advint-il? c'est que les « gens de rien », agacés, franchirent la première des étapes qui les séparaient des « gens de qualité » et, comme première protestation, se mirent en devoir de leur couper la tête. Aujourd'hui tout le monde porte l'épée — je parle du civil — excepté ceux qui, jadis, la portaient. Un jeune commis libraire qui plus d'une fois, dans ma petite ville de province, me vendit du papier et des plumes, est devenu sous-préfet et fait battre sur sa cuisse gauche l'inoffensif acier défendu contre la rouille par une gaine de cuir. Le duc de la Trémouille n'a pas le droit de porter l'épée; le duc de Chartres non plus.

Après l'épée, vint l'habit noir. Il y a vingt ans ce vêtement horrible était l'uniforme obligatoire de l'homme chic après six heures de relevée. Un *tail-coat* apparaissant à l'orchestre d'un petit théâtre faisait loucher toutes les demoiselles plus ou moins court-vêtaes de la scène. — « Ce monsieur doit être du *Jokey*! » Assez souvent, le pronostic était vrai. L'autre jour, aux *Français*, j'avais tout contre ma baignoire deux habits qui m'ont fait *chercher* pendant dix minutes. Ils n'avaient point mauvaise mine; ils avaient la cravate noire, ce qui était dans la note; ils ne portaient pas de gants et les deux bagues réglementaires brillaient à leur main gauche; ils trouvaient le premier acte d'*Antoinette Rigaud* « embêtant » ce qui dénotait quelque goût; enfin ils se nommèrent l'un à l'autre quelques rares femmes du monde qui étaient dans les loges. Mais leur façon de lorgner n'était pas correcte. — « Pincés, mes beaux messieurs! dis-je à part moi; vous êtes de faux hommes chics. » A la fin du spectacle un lambeau de leur conversation m'avait appris qu'ils étaient clercs de notaire. Mais on en est réduit, de nos jours, à des nuances à peine saisissables.

Pour en revenir à Saint-Hubert dont me voici un peu loin, les piqueurs de Chantilly ont dû sonner, ce jour-là, ô douleur! la *retraite manquée*. Au dire d'un témoin oculaire, le jeune prince Waldemar est pour quelque chose dans le désastre. Les chênes de la noble forêt n'avaient jamais vu cavalier plus fougueux et veneur de moins d'expérience. Ce jeune Danois de royale lignée s'en donnait à cœur joie, galopant ventre à terre, bousculant les chiens, foulant la voie, chargeant les invités de son oncle par alliance, comme s'il eût eu devant lui des escadrons ennemis. D'ailleurs, le meilleur compagnon qui soit au monde, et s'excusant gaiement auprès des habits rouges dont il avait frôlé la botte de trop près. — « Avouez, disait-il, que, pour un marin, je monte assez joliment. » Le duc d'Aumale consterné avait mis son cheval au pas et fumait avec résignation en attendant des jours meilleurs.

J'ai vu le prince Waldemar et sa jeune femme peu de jours après, comme ils montaient dans l'*Orient-Express* pour se rendre à Gruindén. La jeune princesse,

un gros bouquet à la main, faisait bonne contenance, mais ses frères et sœurs fondaient en eau. Aujourd'hui, comme avant 89, les descendants des rois sont nos égaux devant les larmes.

Voulez-vous encore un *écho* de la Saint-Hubert? Dans une autre réunion où le cerf, moins heureux qu'à Chantilly, s'était laissé prendre, on a vu madame de Rothschild chercher de droite et de gauche cinq malheureux louis pour les mettre dans la cape du piqueur qui lui présentait le pied de l'animal porté bas. Elle ne les a pas trouvés du premier coup; les temps sont durs! A la fin un jeune sous-lieutenant s'est hasardé à en faire l'avance. Il n'y a que des étourdis de cet âge pour se montrer aussi confiants!

Nous autres parisiennes de petit train qui n'avons point de châteaux, hormis quelque bicoque dans un coin perdu de province, point de forêt sinon quelque boqueteau bon tout au plus à chasser le lapin, nous nous résignons volontiers au boulevard déjà très élégant, très cossu, grâce aux promeneuses qui l'arpenent quand il fait sec, emmitouffées dans leurs fourrures d'où la tête sort, toute petite, surmontée de quelque dépouille d'oiseau. Car, de plus en plus, le luxe court les rues et ce que je disais tout à l'heure à propos de l'habit noir s'applique aux femmes avec bien plus de vérité encore. Une pelisse de loutre était autrefois un objet que plus d'une femme enviait toute sa vie avec cette résignation honnête et un peu triste que nous connaissons toutes, du moins celles d'entre nous qui sont « raisonnables ». Aujourd'hui, soit que les loutres y aient mis de la bonne volonté, soit que les marchands de fourrures se soient faits à l'idée de mourir à l'hôpital, il n'est si mince bourgeoise qui ne promène sur l'asphalte les restes mortuaires d'une légion de carnassiers ou de rongeurs. Evidemment, grâce au progrès de l'industrie, ces trophées ont été cueillis plus souvent dans les taillis de Meudon que dans les déserts neigeux du Kamschatka. Mais l'aspect général et superficiel n'en est pas moins celui d'une opulence universelle. Notre siècle va finir sans avoir connu la poule au pot d'Henri IV; du moins il aura mis les bas de soie aux pieds de tout le monde. On ne peut pas tout avoir!

Paris compte, depuis la semaine dernière, cinq ou six cents habitants de plus; et quels habitants!

Tremblez, humains! faites des vœux!
Voici les maîtres de la terre.

Ces dieux tout neufs — bon nombre, parmi eux, semblaient mieux faits pour rester « table ou cuvette » — ont maintenant le tonnerre dans leurs mains et l'emportent partout avec eux, au restaurant, au café, au théâtre, jusque dans le sein de leurs familles où ils font pleurer les enfants par leurs gestes terribles.

Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Les grandes personnes ne pleurent pas, mais elles baillent quelquefois et, du moins, n'ont pas à se plaindre.

..... qu'il ne manque rien
A Jupiter que la parole.

J'ai le malheur de compter parmi mes relations

un Jupiter tout frais sorti du ciseau des électeurs. Ce fut un homme d'esprit et, qui plus est, un habile homme qui gagnait de l'argent gros comme lui. A présent ses propres affaires le font sourire. Gagner de l'argent? il s'agit bien de cela, vraiment! (Il a cinq ou six millions en lieu sûr). Ce qui importe c'est de corriger les abus et de faire des économies. Aussi, quand il est dans un salon, plus de conversation possible. Se plaint-on devant lui qu'un train est arrivé en retard? Il accourt, son carnet à la main et se livre à une enquête. — « Douze minutes de retard! ces compagnies en prennent trop à leur aise. Mais soyez tranquille; je suis là. Demain j'interpelle le Ministre. »

Jupiter n'oublie qu'une chose, c'est qu'il vient de supprimer les ministres. L'autre jour, dans un dîner en son honneur, il nous a développé son système. Cela rappelait les hécatombes de quatre-vingt-treize. Plus de ministres, mais des commissions parlementaires. Plus d'ambassadeurs; à quoi bon, avec le télégraphe? Plus de tribunaux d'arrondissement; les chemins de fer les rendent inutiles. Plus d'employés du trésor; nous avons la Banque de France. Plus de préfets, plus de sous-préfets, plus d'intendants militaires... C'était lugubre. Il me semblait voir le tapis de la salle à manger jonché des victimes, de leurs femmes et de leurs enfants, expirant dans les agonies de la faim. Je me faisais quelque scrupule de reprendre du perdreau et

de choisir mon morceau de prédilection au milieu de cette famine. Il me semblait assister au festin du *mauvais riche* avec cette différence que plusieurs milliers de Lazares se disputaient nos miettes. J'avais envie de leur crier : « Vous savez; je n'y suis pour rien! » Ah! la mauvaise soirée que m'a fait passer ce diable d'homme!

Il n'y pas quinze jours de cela et j'ai déjà lieu d'être rassurée. Je sais de bonne source que l'honorable guigne un portefeuille pour lui-même et une sous-préfecture pour son fils. Son secrétaire vient d'être nommé percepteur et son gendre, qui est avocat, est proposé pour une place de substitut. — « C'est plus sûr, disait le beau-père lui-même, car les clients font souvent défaut, tandis que les filous ne manquent jamais. »

Ainsi voilà ce farouche démolisseur converti. L'année prochaine, il prouvera que nos ambassadeurs ne jouissent pas de traitements suffisants pour soutenir avec dignité le prestige de la France. Il aura repris goût à ses anciennes affaires et acceptera même d'apporter à quelques autres « l'appui de son nom », c'est-à-dire à toucher des jetons de présence.

« Voilà un type curieux, direz-vous. »

Un type! ils sont trois ou quatre cents taillés sur le même modèle. Et ce sera ainsi *et nunc et semper et in sæcula sæculorum*.
CONSTANCE.

UNE GAULOISE

(SUITE)

IV



Le repas touchait à sa fin et Kenrik n'était pas revenu.

« Excuse-moi, César, dit Vercingétorix, mon barde n'est pas là pour chanter, comme il le devrait, les hauts faits de notre hôte! »

— Après un joyeux festin, les beaux vers sont doux à entendre, répondit le Romain; puisque tu m'as donné le droit de commander chez toi, dis-moi le poème d'Ar-Braz. Tu es un barde, toi aussi, et je voudrais connaître l'histoire de ce héros mystérieux, dont j'ai si souvent entendu prononcer le nom. »

Les désirs d'un hôte sont des ordres, le jeune chef se leva et ayant pris une harpe d'érable suspendue à la muraille, il chanta le poème d'Ar-Braz, le chef toujours victorieux, qui renaît au jour du danger.

Les Gaulois croyaient, qu'après la mort, leurs âmes allaient dans une étoile semblable à la terre, mais plus brillante qu'elle, où elles vivaient, comme elles avaient vécu sur la terre.

« Le guerrier y retrouve son cheval, le barde sa harpe », a écrit César, auquel on peut se fier absolu-

ment lorsqu'il ne parle pas de lui, et il ajoute : « Ils sont si certains que la mort n'est qu'un accident qui n'interrompt rien, que les débiteurs font à leurs créanciers des billets payables dans l'autre vie, et que ceux qui vont mourir se chargent des commissions pour ceux qui ne sont plus. Aussi, ils n'ont aucune crainte de la mort et l'on en voit souvent, dans les sacrifices où ils ne font que des victimes volontaires, échanger leur vie contre un tonneau plein de vin, qu'ils vident avec leurs amis, avant de tendre galement leur gorge au couteau du druide. »

César, comme tous les hommes remarquables de son temps, croyait à l'immortalité de l'âme; ces idées des Gaulois sur la mort ne le surprenait donc pas outre mesure; les Gaulois disaient encore que les âmes, dans certaines conditions, pouvaient redescendre de l'étoile qu'elles avaient atteinte et renaître sur la terre.

Les Celtes seuls avaient cette croyance, et César avait bien vite deviné qu'elle influence elle aurait sur l'avenir de leur race.

Puisque, selon eux, les héros pouvaient renaître, un enthousiaste ou un ambitieux pouvait, au jour de la défaite, presque toujours amenée par la jalousie des chefs, se croire ou se dire envoyé du ciel, être cet Ar-Braz attendu et se faire obéir ainsi de ces indociles qui ne voulaient obéir à personne.

(La suite à la page 188.)

CHAPEAUX DE
DEUIL
de la Scabieuse, 10
rue de la Paix.

N° 1. Chapeau
en feutre, le bord
tendu en velours
plissé. Deux plu-
mes noires recou-
vrent la calotte;
devant, main-
tenu par une atta-
che en jais, un
éventail en ve-
lours.

N° 2. Chapeau
en feutre soyeux,
le bord retourné,
garni à cheval
d'un biais en ve-
lours. Draperie



N° 1 et 2. Chapeaux de deuil.



5573

qui donne un ef-
fet tout nouveau;
pouf chiffonné.
Veste à petite
basque, ouverte
sur un gilet en pe-
luce sur lequel
croissent deux
pattes en canevas
de laine; un
rang de perles en
bois au contour
de la veste. Col
droit. A la man-
che, un parement,
et au bas, une
patte rappelant
celles qui main-
tiennent la veste
sur le gilet.



N° 5. Bêret en peluche loutre
pour petit garçon de trois ans et plus.

Manteau en
broché de laine
et vigogne. — Le
devant est ouvert
sur une draperie
en vigogne rele-
vée par des plis;
ces plis sont fixés
par un nœud en
velours sur le
côté droit de la
jupe; petite dra-
perie plissée en
fichu sur un plas-
tron, le tout per-
du sous la grande
draperie. L'enco-
lure a un col ra-
battu, en velours,
et un autre



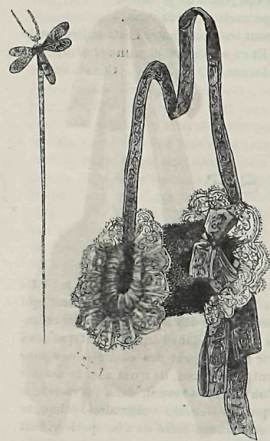
N° 3. Chapeau de deuil.



N° 4. Capote de deuil.

bretelle qui des-
cend sur le bord
des devants. Le
dos est ajusté et la
jupe montée par
des plis creux; à
la manche pago-
de un biais en ve-
lours.

Costume en
bouclé astrakan
prune foncé. —
Jupe ronde, dé-
passée par un
plissé en faille,
garnie de cinq
cercles en ruban
de velours prune.
Le poultrès court
est fourni par le
dos du corsage;



N° 6. Manchon en peluche grenat.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

en velours autour de la
calotte, et têtes de plu-
mes s'élevant sur le
côté.

N° 3. Chapeau tendu
de crêpe anglais, avec
un bord avançant de-
vant et retourné d'un
côté, appliqué de crêpe
anglais, un rang de
perles-chapelet noires.
Ornements de coques,
crêpe anglais et faille
mêlés.

N° 4. Capote en ve-
lours épinglé et den-
telle noire. Fond de la
capote en dentelle;
passe-dindame en ve-
lours piqué de trois
rangs de fines olives en
jais. Touffe de plumes
retenant un pan plissé
en dentelle, brides en
dentelle.

N° 5. Bêret pour pe-
tit garçon. — Peluche

loutre et pompon en peluche sur le dessus. Le bêret est monté à un
ruban bleu, sur lequel est brodé le mot tapageur.

N° 6. Manchon en peluche grenat doublé en satin rosé. — Une
belle Malines retombe sur les poignets. Nœud en moire piqué
dessus et flot tombant de l'intérieur. Collier en large ruban de
moire. — Epingle pour cravate.

N° 7. Manchon en ottoman loutre, garni de dentelle assortie et
d'un flot piqué de côté. — Sur le dessus, une ouverture pour la
poche qui doit contenir le mouchoir et le porte-monnaie. Attache
en ruban de moire.

N° 8. Quatre costumes d'hiver.

Costume en peluche de fantaisie grise et canevas de laine de ton
plus clair. — Jupe unie, drapée d'une tunique relevée par un pli triple



N° 8. COSTUMES DE MADAME LÉA BERGER, 72, RUE BLANCHE

il se relève en vagues;
sur le côté une ceinture
en velours à pans fran-
gés et à longues coques.
Le devant est fait d'une
chemisette en surah
froncée au-dessous de
la poitrine et jusqu'à la
pointe en minuscules
bouillons. Les devants
du corsage avec un re-
vers en velours, jouent
sur cette chemisette,
qui reçoit un col droit
en velours, orné d'un
plissé-rabat en surah,
agrafé à gauche, de
même que la chemi-
sette. Manche ronde
avec un parement.

Costume en faille
Française brodée et
faille unie bleu mari-
ne. — Jupe en taffetas
avec un plissé au bas
en faille unie, et une
seconde jupe en faille
bordée, ouverte sur une
quille divisée en bouil-
lons par deux pat-
tes brodées de petit ve-
lours. Cette quille re-
joint de côté le vo-
lant du bas. Les lés de
derrière sont montés
par des plis ronds, ils
reçoivent au bas cinq
rangs de velours. Flot
de ruban près du
pouf. Veste en faille
ouverte sur un plas-
tron-marguerite; au
bord se monte la partie
de la jupe qui fait ta-
blier. Au contour, plu-
sieurs rangs de velours,
d'autres partant de l'en-
colure et décrivent
un ovale duquel sort
un jabot de dentelle.
Une patte prend de
cet ovale et vient en
biais se boutonner sur
la veste. Col rabattu
en velours. A la man-
che, longue patte bouton-
née.



N° 7. Manchon en ottoman loutre.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

César, sûr de l'amitié de Vercingétorix, rêvait ce rôle pour le jeune chef et comme il savait que les poètes finissent toujours par croire un peu ce qu'ils disent, il le faisait, le plus possible, parler d'Ar-Braz. Voilà pourquoi, après ce joyeux festin, quand toutes les têtes étaient échauffées par la cervoise et l'hydromel, il demandait à son hôte la légende du héros mystérieux.

« Ar-Braz, disaient les bardes, était le fils aîné du patriarche dont la race avait coulé, comme un fleuve de lait des montagnes de l'Arie aux falaises d'Erin, donnant ses rois à la Perse, ses poètes à la Grèce, ses dieux à la Norvège, ses druides à la Bretagne. Lorsque, d'après eux, les vallées de l'Arie étaient devenues trop étroites pour les purs, la grande famille au sang bleu se partagea : ceux qui avaient des vaches allèrent vers l'Orient, ceux qui avaient des chevaux allèrent vers le couchant. Les premiers marchèrent d'une traite jusqu'au Gange, les seconds jusqu'à la mer de Crimée. »

La science moderne a donné raison aux bardes.

» Les pasteurs s'étaient arrêtés, parce qu'ils avaient trouvé le plus beau pays du monde; mais si les cavaliers, glacés par l'âpre bise des steppes, ne continuaient pas leur route, c'est parce que la mer la leur barrait. Ils erraient dans les roseaux des plages mouvantes, cherchant vainement une route ou un gué, lorsqu'une jeune fille, menant boire les poulains de son père, trouva un enfant couché dans une touffe d'iris. Elle l'emporta et, lorsqu'il eut vingt ans, une fée descendue sur un rayon de lune dit aux hommes assemblés pour un sacrifice : « Celui que vous avez » trouvé dans une touffe d'iris est Ar-Braz, le fils aîné » du Celte; suivez-le. »

» La fée disparut et Ar-Braz montant à cheval s'élança dans les flots. Tous le suivirent et, l'eau ne dépassant pas l'essieu des chariots, le golfe fut franchi en trois jours. Les chevaux paissaient les algues et les enfants buvaient le lait des cavales.

» Lorsque Ar-Braz fut sur le sable de l'autre rive, il se dirigea vers le soleil couchant.

» Chaque matin il partait, marchant toujours sur le point où le soleil s'était couché la veille; mais de jour en jour, la colonne s'allongeait, les plus faibles ne pouvant pas la suivre. Lui n'était jamais las. Il passait les fleuves à la nage; il ouvrait à coups d'épée, les forêts de la plaine; il fendait à coups de hache, la glace des cimes. Lorsqu'il arriva aux sources du Rhône les plus forts, seuls, étaient derrière lui.

» — Voilà la terre des vaillants, dit-il en leur montrant la contrée qui bleussait au dessous d'eux, elle est à vous, nul ne vous la prendra. Le jour où l'ennemi se croira victorieux, je renaîtrai et, au vent de mon épée, les envahisseurs se disperseront, comme le duvet du chardon, au souffle de l'automne. »

La voix du jeune chef vibrait comme un clairon, ses yeux lançaient des éclairs.

« J'aurais voulu faire de lui mon ami, songeait César; mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut, il faut qu'il soit Ar-Braz. »

Vercingétorix venait de remettre sa harpe sous le bouclier de Celtill lorsque Kenrik entra avec un faon d'Isard dans les bras.

« Puisque tu as ton cadeau de noce, lui dit gaiement le chef en levant sa coupe, si tu te mariais demain? » Kenrik tout pâle s'élança et le faon tombant à terre, s'enfuit par la porte restée ouverte.

« C'est un brave enfant, mais ce n'est qu'un barde, grommela Suern.

Kateline riait et Kenrik restait les bras ballants.

« Tiens, lui dit César, ôtant de son doigt une pierre gravée, donne cette bague à ta fiancée. C'est ta corne-muse, qui la première, a sonné la défaite d'Arioviste.

— Puisque nous sommes assez heureux pour pouvoir espérer Praxinoé, fit alors Kateline, je la prierai d'être ma fille d'honneur.

— En attendant mieux », interrompit César avec un malicieux sourire.

Les torches commençaient à rougir leurs supports de fer, on devait le lendemain chasser l'ours, les convives se levèrent, se donnant rendez-vous dans la prairie, aux premières lueurs du jour.

V

Pendant que les hommes chassaient, Praxinoé arriva, escortée par les cavaliers que César avait envoyés la veille, au gué de l'Allier. Elle était de fort méchante humeur, elle songeait à sa petite cour de Narbonne, où les rhéteurs discourent si galamment, où les jeunes patriciens, arrivant de Rome, débitaient de si intéressantes anecdotes.

Elle se disait :

« Quelle idée a donc César? Songerait-il à me donner à ce barbare dont les yeux s'enflamment au premier choc d'une épée, qui dort dans une peau de loup, et qui laisse ses cheveux flotter comme une crinière? »

On voudrait qu'elle échangeât son palais contre une hutte de terre, son cercle d'admirateurs contre un troupeau de servantes; qu'elle oubliât Homère pour apprendre à pétrir un fromage ou à dorer un gâteau! Allons donc! César la connaît mal.

Aussi, elle n'a pas fait toilette, elle a gardé son peplum de voyage en laine beige et un voile épais, qui garantit ses bras contre les morsures du soleil.

Mais elle a apporté son coffre à parfums : les montagnards, lui a-t-on dit, logent avec leur bétail.

Lorsque la litière, qui l'avait durement secouée, s'arrêta, Moïna et Kateline étaient sur le seuil.

Moïna fit un pas et inclina la tête, mais Kateline s'élança le sourire aux lèvres, la reçut dans ses bras, et, avant de la poser à terre, mit un baiser sur ses yeux.

« Sœur, nous t'attendions, dit-elle; ce qui est à nous est à toi.

— Dans la maison du chef, nous ne sommes que des servantes, reprit Moïna; commande, nous te servirons. »

La Narbonnaise tressaillit et se serra contre Kateline. Les deux sœurs se ressemblaient, comme deux gouttes de lait, comme deux épis de froment, mais les yeux de Kateline lui souriaient et le regard de Moïna tombait sur elle, froid et dur.

Elle s'arrêta, hésitante.

« Ma sœur te croit Romaine, parce que tu n'as pas

un plaid aux couleurs de ton clan, fit doucement Kateline, et elle a peur.

« Les Romaines, Moïna, n'ont pas les yeux couleur de pervenches, les cheveux couleur de miel. Elle est fleur de la terre Gauloise; mais c'est une fleur de pêcher, qui aurait froid sous nos mélèzes, si nous ne la réchauffions pas sur nos cœurs.

— Puisque tu es, ce que je voudrais tant ce que tu fusses, dit Moïna, je ne t'aimerai pas comme une sœur, mais comme une fille.

— Nous sommes nées le même jour, interrompit gravement Kateline, mais c'est notre maman à tous; elle est si raisonnable!

Moïna sourit et embrassa le front que lui tendait Praxinoé encore craintive, puis elle la prit par la main et, soulevant le rideau de cuir, elle dit :

« Amie du chef, entre chez toi. »

En voyant cette vaste salle au plancher diamanté, aux murs étincelants, où les pieds s'enfonçaient dans une poussière d'or, où les paupières se baissaient sous les éclairs jaillissants des trophées et des dressoirs, Praxinoé s'arrêta rougissante. Elle aurait pu apporter son blanc peplum de Milet, bordé de pourpre de Tyr.

« Tu dois être bien fatiguée, sœur, dit Kateline; viens. Pendant que Moïna veillera à l'installation de tes suivantes, qui doivent être lasses aussi, j'aiderai à ta toilette. Si je suis maladroite, tu me gronderas.

« Tes cheveux sont si fins, que le vent de notre vallée a pris le vilain plaisir de jouer avec eux. »

Tout en parlant, elle l'avait attirée dans la chambre aux tapis d'ours bruns, aux murs tendus de peaux de cygne, et l'avait fait asseoir sur un escabeau incrusté de nacre et d'ivoire.

« Que c'est beau ! s'écria Praxinoé; mais à côté de vous, nous ne sommes que des barbares !

— Qui, nous ? fit Kateline. N'es-tu pas comme nous, une Gauloise ? »

Praxinoé secoua la tête, mais Kateline feignant de ne pas voir, continua :

« Je me marie ce soir, tu seras ma fille d'honneur. Veux-tu ?

— Oh, certainement ! répondit la Narbonnaise, que les caresses de la jeune fille avaient captivée.

— J'épouse Kenrik; tu le connais ?

— Oui, César dit qu'il est brave, et j'ai pris souvent plaisir à écouter, pendant les marches, ses gaies chansons.

— Il sera fier de me recevoir de ta main.

Nous accompagnerons Vercingétorix à Narbonne, et il fera pour toi, des vers que toute la Gaule chantera. Ce n'est qu'un barde; mais les autres bardes sont jaloux de lui.

Tout en parlant, Kateline avait ôté les épingles du voile de Praxinoé.

« J'étais vaine de mes cheveux, dit-elle, maintenant j'en ai honte. Laisse-moi natter les tiens, comme je natte les miens, et tu verras si tu n'en as pas deux fois plus que moi. »

Les mèches parfumées se tordirent sous ses doigts, s'arrondirent en diadème; puis elle courut chercher un miroir d'argent poli.

« Regarde, » fit-elle.

Praxinoé trouva que cette coiffure lui allait.

« Il faut, maintenant, me laisser attacher ton voile,

— Je ne croyais pas assister à tes noces, fit Praxinoé un peu confuse; je n'ai qu'un voile de voyage.

— Il cachera tes cheveux. Attends, j'ai là mon trousseau. »

Elle ouvrit un grand coffre revêtu de cuir fauve, doublé de toile blanche, et elle en sortit, par poignées, des étoffes aux couleurs éclatantes.

Praxinoé était bien une Gauloise; elle aimait l'écarlate et l'azur.

« Montre-moi tes richesses, » dit-elle.

On étala sur le tapis, les tartans et les tuniques.

« C'est ma toilette de noce, disait Kateline.

— Tu seras charmante !

— Voilà presque la pareille, nous avons la même taille, si tu voulais ?...

— Oui ! Oui ! s'écria la Narbonnaise, battant des mains. Quand tu t'habilleras...

— Mais je vais m'habiller, le soleil baisse déjà, et c'est après le repas de ce soir que tu mettras ma main dans celle de Kenrik. N'appelons personne, je vais t'aider, tu m'aideras et nos hommes seront bien surpris en nous voyant. »

Sans attendre la réponse, Kateline prend un voile bleu et le fixe avec des épingles de nacre sur les tresses dorées de Praxinoé.

« Tu es coiffée comme nous, dit-elle, mon voile te sied à ravir... Si ta tunique n'avait pas ces glands d'or qui doivent peser, ce serait une tunique gauloise... Pourquoi caches-tu ta taille sous ce peplum aux plis raides ?... Ma ceinture est trop large pour toi, mais c'est égal... Te voilà déjà grandie... Au plaid maintenant... Tu portes nos couleurs; tu es une Arverne; quand le chef te verra, qu'il sera content ! Si tu avais à la main une faucille d'or, nos hommes diraient : « C'est Cora, la blanche déesse, que depuis vingt ans on ne voit plus passer sous les chênes ! » Tu te crois Romaine ! Si tu étais la grande fée !

— Folle !

— Pourquoi folle ? Les triades sacrées disent : « Quand Ar-Braz renaîtra, Cora, la blanche, descendra de son char d'opale, elle s'endormira sous un arbre apporté d'Orient et elle se réveillera femme. Alors elle sera l'aimée du chef et elle sera le soir du premier jour, l'aurore du jour nouveau, la fin du passé, le commencement de l'avenir.

« César n'a-t-il pas hier appelé mon frère Ar-Braz et n'es-tu pas celle qu'il aime.

— A mon tour d'être ta servante, » fit Praxinoé, au lieu de répondre.

Lorsque les hommes revinrent de la chasse, — l'air ayant un peu fraîchi au coucher du soleil — Praxinoé en tunique bleue galonnée d'écarlate, se drapait sur le seuil, dans un plaid aux couleurs des Arvernes.

Tout d'abord, César ne la reconnut pas; mais du plus loin qu'il l'aperçut, Vercingétorix enlevant son cheval, cria à ses hommes :

« Allumez des feux sur chaque cime, Cora nous a envoyé la plus gracieuse de ses fées !

— Je demanderai demain à Rome des lions et des gladiateurs, se dit César dont le front se plissait, il faut qu'elle reste romaine.

— Je ne l'avais jamais regardé ! murmure bien bas la Narbonnaise.

Vercingétorix montait Fiona, la belle jument aux

naseaux fauves. Ses cheveux s'échappaient en boucles soyeuses d'un casque d'argent, une cotte de maille aux écailles bleuâtres moulait son torse nerveux et sonnait sous les boucles d'or d'un collier à triple rang ; un baudrier d'argent niellé soutenait au bout d'une chaîne de bronze, sa lourde épée au fourreau ciselé, à la garde incrustée d'onyx. Une large bande amarante se croisait sur ses braies écarlates ; un long manteau rayé de noir et de blanc, retenu par une agrafe émaillée, tombait de ses épaules. Des bracelets étincelaient à ses poignets et de la poudre d'or diamantait sa moustache blonde.

Il dépassait César de toute la tête et ses grands yeux d'un bleu verdâtre, semés de points brillants, avaient une étrange et mystérieuse douceur.

« Au lieu de te donner des étoffes de Tyr, dit à Praxinoé, César dont la voix tremblait un peu, je t'en aurais fait venir de Genabum, si j'avais pu deviner que tu voulais, à l'avenir, porter les mêmes toilettes que ton amie Kateline.

— Peut-être, répondit gaiement la jeune fille, ferons-nous des échanges toutes les deux. Le peplum irait à Kateline, aussi bien que le tartan.

— Je suis de ton avis et, en gauloises ou en romaines, je voudrais vous voir toujours habillées de même açon, comme deux sœurs. »

Il fit un signe, et Praxinoé le suivit dans la maison des hôtes.

« Comment trouves-tu Vercingétorix ? dit-il brusquement.

— Je le trouve beau.

— Voudrais-tu être sa femme ?

— Oh non !

— Et voudrais-tu être reine ?

— Certainement.

— Alors, il faut que tu l'épouses, car je le ferai roi.

— Puisque tu peux faire un roi, tu peux bien en faire deux et tu me garderas pour le second.

— Parlons sérieusement. J'ai besoin que la Gaule ait un roi, et Vercingétorix est le seul qui puisse la commander ; mais c'est un enfant qui croit encore à trop de choses, il n'acceptera ce trône que pour te l'offrir.

— Mais je ne l'aime pas !

— Alors, tu ne seras que sa fiancée, comme cadeau de noce il te donnera une couronne, et nous nous arrangerons pour que la noce ne se fasse pas. Acceptes-tu le marché ?

— Non. »

César tressaillit, mais se remettant vite :

« Tu ne t'es pas laissée prendre au piège que je te tendais. Je craignais que tu ne fusses ambitieuse et, comme j'ai parfois un peu peur de Vercingétorix, je voulais savoir si, à un moment donné, tu ne pourrais pas être avec lui, contre moi. Je suis rassuré maintenant.

— Si elle ne l'aimait pas déjà, elle aurait accepté, se disait-il tout bas ; mais que m'importe, elle veut être reine et je veux que Vercingétorix soit roi. Un espion près de lui ne m'aurait pas servi à grand'chose !

— Je n'aime pas ce barbare, songait Praxinoé, mais j'aime déjà sa sœur ; tout en ne trahissant pas César, je dirai à Vercingétorix de se méfier. »

On n'avait parlé qu'à mots couverts devant la Narbonnaise, mais depuis longtemps elle avait deviné les projets de César.

VI

Tous, petits et grands, avaient le droit d'assister au repas de noce. Les tables furent dressées à la cime de la prairie, dans un demi-cercle de hauts sapins, aux troncs brillants, aux branches chevelues ; mais les hommes seuls étaient assis, les femmes les servaient.

La nuit était tiède, les flammes des torches montaient droites.

Au lieu d'être bruyants comme à l'ordinaire, les convives parlaient à mi-voix ; au lieu de se reposer vides, les cornes cerclées d'argent effleuraient à peine les lèvres ; un jour de funérailles il faut, pour faire honneur au mort qui vient de recevoir la récompense si difficile à gagner, rire haut et boire à pleines coupes ; mais un jour de fiançailles, il faut être sérieux et grave. Deux êtres que l'on aime, vont commencer le rude combat qui ne finit qu'à la tombe.

Quand la lune parut sur la crête dentelée du Sancy, Kateline, une coupe à la main, s'approcha de Vercingétorix, qui avait Kenrik à sa droite et César à sa gauche.

« Frère, dit-elle, veux-tu que je bâtisse une maison à côté de la tienne, pour que tes fils aient des compagnons et tes filles des servantes ; pour que des sapins germent sous les sapins qui vont tomber, pour que des pâquerettes s'ouvrent où des églantines vont se faner ? Frère, j'ai grandi à ton ombre, comme la clématite sous le chêne, si tu veux que mon cœur parle, dis-lui de parler. »

Le chef, posant la main sur les cheveux de la jeune fille, dit :

« Ton cœur est pur comme de l'or ; sous l'amour qui le frappe, il sonnera clair, comme une pièce sans alliage. »

Kateline leva sa coupe et s'inclinant souriante, dit :

« Amis, à vous tous je bois ; que vos épées soient toujours brillantes, vos foyers toujours allumés, vos greniers toujours pleins, et que vos âmes en s'envolant, aient du sang à leurs ailes.

« Amis, si je vous ai offensés, je l'ai fait sans malice et je m'en repents ; mais si vous voulez me gronder, grondez-moi vite, avec mon avenir, je vais donner à un maître mon passé ; demain il sera mon seul juge. »

Alors Luern dit :

« Tu as été douce, tu seras forte. Tu as aimé les vieux, les petits t'aimeront. Choisis ton maître, Kateline, toutes les portes s'ouvriront grandes devant toi, et si tu frappais à la mienne, je te recevrais les bras tendus.

— Sœur, pourquoi nous quitter ? Pourquoi nous quitter, maîtresse, disaient Moïna et les servantes ; il faudra pétrir le pain, balayer la maison, filer, filer sans trêve. Le vin qui emplit ta coupe est amer ; jette-le. »

Mais Kateline mouillant ses lèvres à la coupe et la tendant à Kenrik, dit :

« Puisque la coupe est amère, veux-tu m'aider à la vider ? »

Kenrik la vida d'un trait.

Alors les servantes poussèrent des cris de douleur, mais Luern, prenant dans ses deux mains, la main de Kateline, dit :

« Ne les écoute pas, ma fille. Entre le sourire aux lèvres, dans la maison où tu devras travailler et souffrir; la vie est un combat et la victoire est aux vaillantes. »

La nuit était tiède; lorsque Kateline fut entrée dans la maison de Luern, César dit à son hôte :

« Praxinoé n'a jamais vu, au clair de lune, un bois de mélèzes, veux-tu lui en montrer un ? »

— Le souffle de nos nuits est âpre, les pierres de nos sentiers sont aiguës et j'ai peur...

— Ne suis-je pas une Gauloise aujourd'hui? interrompit gaïement la jeune fille, j'ai des brodequins et un tartan.

— Il faudrait t'appuyer sur mon bras.

— Ne crains rien, répondit Praxinoé en riant, je n'ai pas ma couleuvre bleue, j'ai les bracelets d'or de ta sœur; tu peux sans trembler, laisser mon bras toucher le tien.

— Je ne suis qu'un barbare; ce que dit mon cœur monte à mes lèvres; tu seras forcée d'entendre ce que mon cœur n'a encore dit à personne.

— Elle doit être brave, puisqu'elle a le plaid de ton clan, répliqua César avec un malin sourire, elle saura bien te répondre. Mais ne discutez pas trop haut; Labiénus vient de recevoir, prétend-il, d'importants messages dont il doit m'entretenir, et comme en pareil cas, sa voix n'est qu'un souffle, si vous parliez trop fort, je ne l'entendrais pas. »

Praxinoé posa sa main sur le bras de Vercingétorix et César avec Labiénus restant un peu en arrière, ils montèrent lentement le sentier bordé de buis.

« Abrège le plus possible ton séjour en Italie, disait Labiénus, tu me laisses une lourde tâche.

— Ne crains rien, répondait César, ces barbares sont violents et légers, mais ils n'oublient jamais un service rendu et ils se croient nos obligés.

— Je ne suis pas César, je ne peux pas, comme toi, tout surveiller, tout prévoir. Qui m'aidera ?

— Vercingétorix.

— Si j'avais un fils, je voudrais qu'il ressemblât à Vercingétorix; mais si j'étais le maître, je le ferais tuer, César.

— Tu voudrais avoir un fils qui ressemblât à Vercingétorix; moi, si je n'étais pas César, je voudrais être Vercingétorix. Fie toi à lui, ce n'est ni un ambitieux, ni un traître; c'est en croyant servir la Gaule qu'il nous la livrera, et si je n'étais pas certain que lui seul peut nous la donner, au lieu d'en faire le levier que je briserai bientôt, j'en ferais mon lieutenant...

— Es-tu ambitieux? disait, pendant ce temps-là, Praxinoé à Vercingétorix.

— Je veux, pour te le donner, conquérir un royaume au pays du soleil.

— Les Arvernes sont braves, mais seront-ils assez nombreux, pour aller aussi loin ?

— J'aiderai César, et César m'aidera. »

La jeune fille tourna la tête, les deux Romains étaient loin.

« Méfie-toi de César », dit-elle à mi-voix.

Vercingétorix tressaillit.

« Chez nous, répondit-il tristement, la main d'une femme ne se lève jamais entre deux amis.

— Il n'est pas ton ami; c'est pour te le dire que je t'ai amené là. Ne m'en demande pas plus, il est peut-être mon ami, à moi, et je ne veux pas le trahir. Ne va pas à Narbonne, reste Gaulois, rien que Gaulois et oublie l'étrangère. »

César les rejoignait.

« Sais-tu ce que me disait Praxinoé? s'exclama Vercingétorix.

— Je lui disais, interrompit la Narbonnaise, qu'il faut dresser, entre la Gaule libre et la province romaine, une barrière infranchissable, sous peine de voir les amis d'hier devenir ennemis demain.

— Et qu'as-tu répondu, Vercingétorix ?

— Je ne suis qu'un barbare, je marche droit sur mon chemin. Veux-tu être, Praxinoé, la femme du chef des montagnes Arvernes ?

— Non.

— César, tant que tu voudras être mon hôte, ma maison sera tienne, tu y commanderas en maître; mais deux voix parlent en moi et j'ai besoin de les écouter dans la solitude, pour savoir celle qui dit vrai.

— La voix de l'amitié parlera, j'espère, plus haut que celle de la méfiance.

— Dormez en paix sous mon toit », interrompit l'Arverne, en montrant le village, autour duquel les feux brillaient encore, et il s'enfonça dans l'ombre épaisse des mélèzes.

César saisit rudement le bras de Praxinoé et lui dit d'une voix sourde :

« Mes amis de Rome demandent de belles esclaves; prends garde.

— Je suis une Gauloise, la mort ne m'effraye pas, répondit fièrement la jeune fille.

— César, avais-je raison tout à l'heure? fit Labiénus.

Pendant ce temps-là, les jeunes filles chantaient devant la maison de Luern :

« Oh ma fille! ma fille chérie, dans la maison de ton maître, tu devras être comme l'abeille qui, du matin au soir, récolte son miel.

» Pour l'époux qui t'aimera, oh ma fille! ma fille chérie! tes sourires seront des roses, et le miel des roses réchauffe le cœur.

» Oh ma fille! ma fille chérie! dans la maison de ton maître, aie le pas de la souris et le chant de la fauvette. »

DE L'ESTOILE.

(La suite au prochain Numéro.)



Robe au crochet pour enfant (devant).

Robe au crochet pour enfant.

— Se fait en grosse laine cachemire. Les dimensions que nous donnerions ne conviendraient pas à toutes les travailleuses au crochet, les unes serrant beaucoup le point tandis que d'autres le font très lâche; nos indications ne regardent donc que la marche à suivre pour faire la robe. Le genre de travail est le même que celui de la pèlerine. On commence par le dos. Faire une chaînette de 60 mailles, 3 mailles en plus pour tourner. On travaille comme pour la pèlerine, en allant et en venant. Faire 36 brides triples sur 36 mailles de la chaînette; elles formeront la jupe, puis 22 mailles simples, point de bourse, celles-ci forment le corsage; on retourne l'ouvrage, 1 maille en l'air, 22 mailles simples sur les 22 mailles correspondantes du tour précédent, 36 brides triples. Retourner l'ouvrage, 3 mailles en l'air, 36 brides triples, etc.

Après quatre ou cinq tours, augmenter d'une maille à l'encolure pendant trois tours, puis faire trois autres tours sans augmentations; ceux-ci commencent le dessus de l'épaule,



Robe au crochet pour enfant (dos).

trois autres tours avec diminutions le finissent; le tour remontant suivant, l'arrêter après 12 mailles simples, retourner; les 4 tours remontants suivants s'arrêtent également après 12 mailles, ils forment le dessous du bras. Après ces tours, arrivée à la douzième maille, faire une chaînette qui correspondra à la dernière diminution du dessus de l'épaule; augmenter successivement pour arriver à l'encolure. A l'encolure, faire trois ou quatre tours droits, puis diminuer d'une maille pour l'arrondir. A partir de la première diminution, faire tout le devant de la robe au crochet bourse, maille unie. Ces tours formeront un tablier plat tout à fait gentil. Suivre pour la seconde moitié de la robe, la marche donnée pour la première.

Faire au bas, deux et même trois rangs de grosses écailles au crochet; à l'encolure un tour de brides espacées pour passer un ruban, puis une dent. On fait la manche séparément et en rond. On commence par le haut en lui donnant la largeur de l'entournure, on peut aussi la commencer sur l'entournure; on la diminuera progressivement. Une troisième manière serait de la faire comme le travail de la robe; les mailles simples formeraient un poignet que l'on terminerait par une dent. Cette robe s'orne de ruban de moire bleue, disposé en bretelles croisées et maintenues au milieu du devant; elles partent d'un nœud placé sur l'épaule. Deux autres rubans se drapent en ceinture et se nouent à droite. Nœuds sur le



Pèlerine au crochet.

poignet de la manche. Pour les enfants pauvres, ce modèle est pratique, on le fait en grosse laine beige.

Pèlerine au crochet, à mettre dans l'appartement ou sous un manteau.

— Cette pèlerine se fait avec de la laine cachemire demi fine, et sans augmentations. Sa forme est due au changement du point de crochet qui passe de la bride triple à la bride double, au point de bourse et au point coulé qui forment l'encolure; elle se fait en hauteur et la largeur est soumise à l'embonpoint de la personne. Faire une chaînette de 58 mailles, 3 autres mailles pour tourner, et faire 19 brides sur 19 mailles de la chaînette, 16 doubles sur les 16 suivantes, 13 simples, point de bourse sur les 13 suivantes, et 10 mailles coulées sur les 10 dernières. Retourner, faire 1 maille en l'air qui ne doit pas compter, 10 mailles coulées sur les 10 mailles coulées du tour précédent, 13 mailles simples, 16 brides doubles, 19 triples. Les faire sur celles correspondantes du tour précédent en prenant la maille derrière. Trois brides en l'air, 19 brides sur celles du tour précédent, etc. Il faut s'assurer, en comptant les mailles, qu'elles se trouvent toutes en rapport de point à chaque tour, car on pourrait se tromper au changement de

point. On entoure la pèlerine d'une dent légère, faite de trois brides prises dans la même maille, d'une maille coulée dans la suivante. Mettre des boutons ou des attaches en ruban à l'encolure et au milieu.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4547, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ
Manteau, troisième toilette (gravure n° 4545). — Corsage, sixième toilette (gravure n° 4545).

DEUXIÈME CÔTÉ
Corsage, toilette velours et lainage broché, page 1 (Album de Novembre). — Mantelet, page 3 (Album de Novembre).